missions si éprouvées, j'irai prier et pleurer sur des ruines, sur les cendres de mes pauvres missionnaires. On dit qu'après avoir été fusillés, ils furent transportés dans leur maison que l'on incendia ensuite. Je donne ces renseignements sous toute réserve, car je ne suis sûr de rien, que de la mort de deux Pères, et je regarde comme très probable que quatre ont été massacrés.

(*Missions catholiques*, 3 juillet 1885.)

DEUXIÈME LETTRE

DU R. P. FOURMOND AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Antoine, 11 mai 1885.

Voilà près de deux mois que nous sommes comme prisonniers, sans pouvoir donner de nouvelles ni à vous, ni à Mgr Grandin, ni même à notre cher supérieur, le R. P. André. Tout le temps nous avons été au milieu de la rébellion.

Une vingtaine de rebelles obstinés, victimes des paroles fallacieuses du trop fameux Riel, ont commencé la guerre par la proclamation du gouvernement provisoire, avec Gabriel Dumont pour président, assisté d'un conseil composé d'une douzaine de métis les plus âgés. Puis, à l'aide de cette petite bande armée, le chef a réuni de force à Batoche (Saint-Antoine) tous les autres métis en les menaçant du pillage et même de la mort s'ils ne prenaient pas eux aussi les armes pour soutenir *leurs droits*. Quelques-uns ont résisté, le plus grand nombre a cédé à la force.

Alors Riel a voulu singer le madhi, et, tout à la fois pour satisfaire son orgueil et se venger de notre résistance et de la terrible opposition que nous lui avons faite, il s'est fait sectaire, fascinant nos pauvres gens par

ses trompeuses paroles, rejetant le Pape et l'Église, faisant du samedi comme autrefois le jour du Seigneur, renouvelant les erreurs des anciens et des nouveaux hérétiques, se donnant comme le grand réformateur de la religion, obligeant ses gens jour et nuit à la prière.

J'ai eu plusieurs disputes publiques avec lui. Les bons en ont été affermis ; mais beaucoup, terrifiés par ses menaces ou séduits par ses promesses et ses airs hypocrites, ont renoncé à tout ce qu'il a voulu pour croire à ses rêveries ; ils le regardent comme un saint, un persécuté, et nous comme des esclaves de Rome, des gens vendus au gouvernement, des traîtres, des ennemis de notre peuple. Il n'y a pas de sottises qu'il ne nous ait dites, de menaces qu'il ne nous ait faites pour nous ébranler et faire de nous ses premiers apôtres.

Sous prétexte de nous défendre, il nous a tous réunis avec nos fidèles religieuses de Saint-Laurent ici à Saint-Antoine de Padoue, où nous n'avons plus la permission de circuler librement, même pour les besoins du saint ministère. Il était défendu à nos gens de venir nous visiter et nous demander conseils et consolations.

Que de terreurs, de dangers, de peines de tous genres sont venus fondre sur nous pendant tout ce temps ! Voilà le troisième jour que nous sommes au milieu de la bataille entre l'armée canadienne, commandée par le général Middleton, et nos pauvres gens, qui se battent avec un courage et une habileté dignes d'une meilleure cause. La fusillade et la canonnade nous assourdissent sans pourtant faire grand ravage. Les uns et les autres se cachent dans des trous et des tranchées. Nous n'avons pas plus d'une vingtaine de tués ou blessés. J'ai été mis par erreur au nombre des premiers et j'ai eu la surprise de lire, dans le *Soleil* de Vinnipeg, *l'annonce de ma mort.*

Un événement plus triste et plus sérieux, c'est la bles-

sure du R. P. Moulin, frappé ce matin d'une balle égarée. Par une protection visible de N.-D. de la Miséricorde dont nous célébrons la fête, la blessure n'est pas grave. J'ai pu, malgré la fusillade qui nous entoure, faire entrer quelques soldats canadiens qui ont emmené le cher blessé à l'ambulance. Le général vient à l'instant de nous dire que la balle a été heureusement extraite et que la guérison ne sera pas longue.

L'armée canadienne a le dessus. Nos gens se sont retirés en grande partie sur la rive opposée de la Saskatchewan ; une bande seulement tient encore dans un ravin tout près d'ici, en sorte que nous sommes maintenant hors de danger et en liberté. J'en profite pour vous rassurer par cette lettre. Les religieuses se portent bien.

(*Missions catholiques.*) Fourmond, o. m. i.

LETTRE DU R. P. PROVOST AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-Raphaël du lac Froid, 19 juin 1885.

Mon Très Révérend et bien-aimé Père,

Il y a déjà longtemps que j'aurais dû vous écrire. J'étais en train de le faire à Montréal lorsque l'ordre m'arriva de suivre le 65e bataillon comme aumônier dans l'expédition du Nord-Ouest.

Nos Pères ou les journaux vous ont appris que nous avions laissé Montréal le 4 avril pour arriver à Winnipeg le 10 et à Calgary le 12. Dans ces différentes missions, j'ai rencontré la plupart de nos Pères, et j'y ai éprouvé d'une manière bien sensible le bonheur d'appartenir à une famille religieuse. De Calgary à Edmonton, j'ai rencontré les RR. PP. Scollen et Gabillon ; à Edmonton, le R. P. Grandin. J'ai visité la belle mission de Mgr Grandin